



BRIAN WILSON

# beach boy



**SURPRISE (DE L'ÉTÉ, BIEN SUR) : POUR LES 25 ANS DES BEACH BOYS, BRIAN WILSON, LE GENIE TORTURÉ ET RECLUS DU PLUS ANCIEN ET PLUS GRAND GROUPE AMERICAIN, DONNE UNE INTERVIEW A FRANCIS DORDOR.**

Les Beach Boys ont vingt-cinq ans. Malgré la mort de Dennis Wilson voici deux ans et des disques que l'on ne remarque plus depuis 1973 (« Holland »), le groupe existe toujours, sans faire de bruit ni grande musique. Cet anniversaire qui se veut aussi celui de l'inconscient collectif d'une génération d'Américains, aura été éclipsé par la

commémoration du centenaire de la Statue de la Liberté. Les Beach Boys se seront toutefois efforcés de profiter du sillage médiatisé qu'a laissé derrière elle la vénérable dame de New York Bay ces dernières semaines. Capitol, leur première compagnie, qu'ils avaient quittée pour fonder Brothers en 1970, vient de rééditer 6 albums, datés

de 1963 à 66, plus un double album, « Made In USA » (approved by R. Reagan) qui survole la carrière du groupe avec en guise de cadeau Bonux, le dernier single « Rock'n'Roll To The Rescue », franchement quelconque, et une reprise du « California Dreamin' » des Mamas And Papas avec Roger Mc Guinn des Byrds à la guitare électrique 12

cordes. Et puis il y a une tournée d'un mois et demi aux Etats-Unis. Et puis Brian Wilson donne des interviews et si Mozart en avait donné, le cœur des fans n'en aurait pas été plus secrètement remué.

\*\*\*

Brian Wilson, ce pourrait être, après tout, le génie de Mozart et

l'excentricité agoraphobe de Howard Hughes blottis dans la grande carcasse fourbue d'un Californien de 44 ans que la semi retraite et la rumeur, celle d'un homme déconnecté à jamais avec la réalité, a rendu plus fantomatique que vivant. Et c'est un fantôme que les journalistes furent invités à questionner.

Brian Wilson donnait des interviews mais uniquement par téléphone. Aimer la plus belle femme du monde les yeux bandés. Douter que ce soit celle-ci. Mais après tout, on a bien publié des interviews de Jim Morrison et de Hendrix d'OUTRE TOMBE ! Karen Goodman, la fille de Capitol International, expliquait que le groupe était sur la route une bonne partie de l'été, du 16 juillet au 2 septembre, et qu'il n'était plus guère entraîné pour ce genre de marathon. Qui d'ailleurs allait culminer le 18 août avec un concert donné sur le USS Iowa, ancré dans le port de New York en présence du secrétaire d'Etat à la Marine Américaine. Celui-ci, comme tous les autres, allait commencer par une nouvelle chanson d'Al Jardine, « Lady Liberty ». Que ce serait une fête mémorable... Feux d'artifices tirés de Governor's Island... Invités prestigieux dont le fils Reagan. Brian ne serait pas en mesure de recevoir. En revanche il ne verrait aucun inconvenient à échanger quelques propos par téléphone avec les journalistes.

Redoutait-on de voir se reproduire certains incidents de parcours qui émaillèrent les dernières rencontres du reclus de Big Sur avec la presse, il y a 10 ans à la sortie de « 15 Big Ones » que Brian s'était contenté de produire ? Surveillé par le Docteur Landy, sorte de charlatan transcendantal aux pieds toutefois fermement cimentés au sol dès qu'il s'agit d'affaires, Brian Wilson, épuisé et bouffi par les cures de désintoxication, s'arrangeait pour tromper son ange gardien et suppliait les journalistes de le fournir en poudre et en amphétamines. La campagne de presse en fut intégralement ruinée.

## HITS WAVE

Personne n'est dupe, Brian Wilson accorde des interviews au moment même où l'on sonde pour la première fois l'épave du Titanic. On ne pouvait rêver mieux comme synchronisme et plus beau comme symbole. Ainsi que meilleur prétexte pour un retour sur une des musiques les plus achevées du rock, celle d'un homme qui avait un arc en ciel dans la tête, un été sans fin au fond du cœur, une voix d'ange et une oreille malade. Qui créait en équilibre sur la crête du rouleau parfait, venant ressasser sa

caresse saline sur le ventre blanc et brûlant des rivages de Californie. Brian Wilson est celui qui sût le mieux capturer l'éphémère. Ou qui a eu le génie de ne pas savoir l'évaluer.

Au début, la musique des Beach Boys à la différence de celle des Beatles, ne remet jamais en question l'univers dont elle est issue. Elle flotte, légère, troublante comme l'écume heureuse d'une illusion tenace. Pendant les cinq premières années, le temps d'enregistrer huit albums et une impressionnante série de hits (hits wave), l'équilibre est parfait entre les aspirations de l'homme et sa musique. Le surf, les voitures, les filles comblent au mieux l'imaginaire de ce garçon timoré.

Puis la lassitude lézarde cet ordre radieux. Le surf, qu'il ne pratique pas, ne l'intéresse plus, les secrets de l'amour lui ont été révélés et ont aggravé son isolement, la magie des tournées s'en est allée. Brian compense par la musique, plus de musique. Si bien qu'il commet « Pet Sounds », son album le plus ambitieux, le plus baroque, le meilleur de tous, en 1966, une année de rêve qui voit également la sortie de « Blonde On Blonde » de Dylan, « Revolver » des Beatles, « Aftermath » des Stones, « Otis Blue » d'Otis Redding. Ultimes pyrotechnies avant la transformation. « Pet Sounds » annonce le chant du cygne de Brian qui viendra un an plus tard avec « Good Vibrations », cloturant l'été sans fin.

Commence alors l'enfer sans fin. Brian croit ses dons taris, empêtrés dans des problèmes personnels, son embonpoint, sa surdité, ses difficultés relationnelles en général. Il s'embarque sur le radeau perlé des drogues et coule. Brian ne vit plus que dans la spirale cotonneuse d'une lobotomie chimique. Il suit le reste du groupe dans ses absurdités mystiques. Une photo, qui figure dans le recueil de Linda McCartney, le montre barbu, assis comme un gros bébé béat, flottant dans un sari safran des colliers de fleurs autour du cou, un regard désemparé tourné vers le Maharishi Mahesh, qui fut aussi le gourou des Beatles. Pourtant quand il refait — par instant — surface, c'est pour offrir au groupe ses plus belles amandes. « Sailor Sail On » sur « Holland », « Til I Die » sur « Surf's Up », « Darlin », « Break Away »...

## SURFIN'

Sur les dernières photos, Brian paraît maigri. La barbe bien taillée, respectable. A l'autre bout de la ligne, là-bas à Los Angeles, une voix... inespérée.

- Allo ?
- Allo !
- Allo who's speaking ?



- Brian Wilson (sec)
- Ah (silence)
- Yes (très sec)
- Euh... vous parlez très rarement à la presse. Ce sont plutôt Mike Love ou Carl qui se chargent des interviews. Comment se fait-il que ce soit vous qui aujourd'hui preniez le relais ?

**Brian Wilson :** C'est mon manager qui m'a dit que pour les 25 ans du groupe je pourrais faire un effort. Nous avons travaillé depuis quelques années sur cette opération.

— Mais vous n'êtes pas crédité sur le dernier single du groupe, « Rock'n'Roll To The Rescue », ni comme producteur ni comme compositeur.

— J'écris encore des chansons avec le Docteur Landy. Son vrai nom c'est Eugene Landy mais nous l'appelons tous Docteur Landy pour faire plus sérieux. Nous essayons de garder une ambiance de business pour ainsi dire. C'est notre « executive producer ». Je fais la production physique des disques avec un ami à nous, Terry Melcher.

— Quelle chanson écrivez-vous en ce moment ?

— Je projette d'en écrire quelques unes, je ne sais pas vraiment... J'ai quelques idées qui flottent dans ma tête mais pas suffisamment pour... m'en inquiéter... Je ne suis pas sûr de devoir être concerné ou non quant à garder le groupe ensemble... Je veux essayer de remettre le groupe dans la course... le faire aller de l'avant...

— Est-il exact que sur « Surfin' », la première chanson que vous ayez enregistrée vous faisiez des percussions sur une poubelle en métal ? (il demande que la question lui soit répétée, des mots ne lui viennent pas dans l'oreille)

— Non c'est faux.

— Vous avez la réputation de n'avoir jamais aimé le surf et de détester l'eau. Comment avez-vous réussi à en capter l'esprit dans vos chansons sans jamais l'avoir pratiqué ?

— Mon frère Dennis faisait beaucoup de surf. J'adorais regarder. J'adorais ça. Je m'asseyaient et je regardais toute la journée. Je le regardais sur la plage, je le regardais et je trouvais ça fantastique, FANTASTIQUE. C'est en le regardant que les chansons me venaient. Je me retirais alors chez moi et j'écrivais, j'écrivais pour les Beach Boys.

## IN MY ROOM

— Pouvons-nous dire que le vrai Brian Wilson réside en fait dans des titres comme « Don't Worry Baby » ou « In My Room » plutôt que dans « Little Deuce Coupe » ou « Surfin' Safari » ?

— Mike Love était le meilleur collaborateur pour ces chansons, « Little Deuce Coupe », « Shut Down », « 409 », toutes celles sur la voiture et le surf. Mike et moi nous avons été le fer de lance de tout ce mouvement. C'était vraiment un génie. Moi aussi on a dit que j'étais un génie... nous sommes tous des génies. En fait nous avons travaillé dur, nous avons travaillé un peu plus dur que les autres groupes. C'est tout.

— Mais vous vous investissiez plus dans « In My Room », vous touchiez-là quelque chose de très personnel...

— On a décidé de faire dans le social (?). On a décidé d'écrire des chansons plus personnelles. Ce que l'on faisait, les moments que l'on traversait. « Good Vibrations » raconte les choses que

l'on échange avec les gens... comme ça. « In My Room » est une chanson sur... comment on peut aller dans sa chambre et trouver un endroit où l'on peut se sentir en sécurité. Beaucoup d'enfants ont des parents qui leur sont hostiles. Le seul refuge qu'ils possèdent est leur chambre. Mettons que vous ayez une enfance difficile, vous êtes un peu maltraité, vous vous sentez incompris, qu'est ce que vous faites ? Vous allez dans votre chambre. La vie est comme ça. Quand la vie fait mal, je m'en vais m'abriter dans ma petite chambre, attendre que cela passe. Et quand le lendemain je sors, je reviens avec une nouvelle attitude...

— Vous voulez dire que vous allez encore aujourd'hui vous réfugier dans votre chambre ?

— Oui. Je continue d'écrire sur ma vie. Je continue d'écrire d'après mes sentiments. Et je dois dire... écrire sur ce qui vous arrive dans la vie, c'est une bonne chose, c'est une bonne chose.

— Juste après sa mort on a dit que Dennis était le véritable esprit des Beach Boys. Qu'en pensez vous ?

— Je ne pense pas qu'il était l'esprit des Beach Boys à lui seul. Nous le sommes tous. Il était surtout le sex symbol du groupe. Il était le rebelle. Il était une légende à lui tout seul.

— Avez-vous songé à tout plaquer après sa mort ?

— Non, nous n'avons jamais envisagé d'arrêter. Mais j'ai eu du mal à m'en remettre. J'ai eu... du mal.

— Pouvons nous considérer « Pet Sounds » comme un album de Brian Wilson plutôt qu'un album des Beach Boys ?

— Oui. « Pet Sounds » est le meilleur de nos disques. (plus bas) Oui, c'est mon disque.

— Vous étiez à l'époque sous la pression de ce qui se passait dans l'univers musical, les Beatles, Bob Dylan. Était-ce l'une de vos motivations, de battre les Beatles sur le champ de bataille pop ?

— Voilà ce qui s'est passé. J'ai grandi dans une société de drogues... J'ai pris beaucoup de drogues et cela illuminait encore plus la musique que j'entendais. Mais à force je suis devenu paranoïaque. J'avais des réactions du genre « qui est ce type ? » « Pourquoi me regarde t'il ? » au lieu de prendre les choses du bon côté... au lieu de me dire « il reste encore pas mal d'années devant nous »...

— Comment avez-vous réagi à l'échec commercial de « Pet Sounds » ?

— Je fus assez déçu. Je pensais qu'il méritait mieux. Enregistrer avec les Beach Boys reste pourtant la plus grande expérience de ma vie. Ce fut plus fort que tout ce que vous pouvez imaginer. Enregistrer un dis-



De g. à dr. : DENNIS WILSON, AL JARDINE, BRIAN WILSON, MIKE LOVE & CARL WILSON

que... certains aspects lorsqu'on enregistre un disque sont frustrants. Mais enregistrer un disque... (il siffle)... c'est le sommet de ma vie.

— Avec « Pet Sounds » vous aviez entrepris une véritable révolution musicale. Pensez vous avoir réussi et avoir fait des émules ?

— Je voulais faire une révolution. Je voulais faire ce que les Beatles ont fait avec « Rubber Soul », à la seule différence que je voulais élargir le registre instrumental, utiliser l'effet Phil Spector au niveau de la technique de production. Voilà, c'était tout un ensemble, les Beach Boys, les Beatles, Phil Spector. Bien sûr, les Beach Boys et les Beatles étaient rivaux mais il régnait un bon esprit entre les deux groupes.

### GOOD VIBRATIONS

— Si vous aviez à citer une chanson comme étant votre chef d'œuvre, quelle serait elle ?

— « California Girls » serait celle-là.

— Et « Good Vibrations » ?

— C'est un chef d'œuvre aussi. Oui, ce serait celle-là le chef d'œuvre.

— Vous y avez travaillé plus longtemps que sur aucune autre. Quatre mois je crois, avec de nombreux changements de studios et beaucoup de recherches sonores.

— Non, seulement six semaines. Elle est partie de mon âme avant d'être interprétée par mon esprit. Et là je me suis mis au piano. C'était un compromis entre ce que j'entendais dans ma tête et ce que j'avais matériellement le temps de réaliser.

— Après « Good Vibrations » vous êtes devenu plus pares-

seux...

— Paresseux seulement dans le sens où je n'aime pas travailler. AH AH AH AH AH ! I can see what you mean. Oui je suis paresseux, je l'admets. Mais quand je m'y mets, personne ne peut m'arrêter. Vous avez cette chose devant vous. Vous vous mettez au piano et vous avez cette chose que l'on appelle musique devant vous et vous voulez en tirer quelque chose, la travailler comme n'importe qui, comme un peintre travaille avec ses pinceaux, un plombier avec son tuyau, un électricien son fil et vous voulez lui donner la forme que vous désirez et vous la tordez, vous la pétrissez et vous continuez jusqu'à ce que cette saloperie (that sucker) prenne la forme parfaite; alors il est temps d'aller en studio et au moment où vous entrez dans le studio vous avez déjà préparé vos arrangements sur le piano et vous amenez cette saloperie-là dans le studio et alors là se produit le BANG et c'est fantastique et vous décollez man, cela vous propulse, it kicks your ass...

### SURF'S UP

— Pourquoi n'avoir jamais sorti l'album « Smile »

— C'est amusant, cela fait 15 ans que l'on me pose cette question. Et la raison pour laquelle nous n'avons jamais sorti ce disque est qu'une partie fut détruite.

— Vous voulez dire détruite dans un incendie ?

— ...euh...exactement, dans un incendie.

— Et vous n'avez jamais songé à le ré-enregistrer ?

— Non, c'était trop mystérieux... (incompréhensible). Cette musique était trop difficile. Ce n'est

**« J'ADORAIS REGARDER LE SURF. J'ADORAIS ÇA. JE M'ASSEYAI ET JE REGARDAIS TOUTE LA JOURNÉE. JE LE REGARDAIS SUR LA PLAGE ET JE TROUVAIS ÇA FANTASTIQUE. FANTASTIQUE. C'EST EN LE REGARDANT QUE LES CHANSONS ME VENAIENT. »**

BEACH BOYS 86





(Jean-Louis Rancurel)

pas le genre de musique que j'aurais pu mettre sur le marché.

— Alors pourquoi en avoir utilisé certaines sur « Smiley Smile » ?

— (petit rire) Oui. Vous connaissez « Cabinessence » ? Celle-là on l'a reprise.

— Et « Surf's Up ».

— Non, « Surf's Up » ne faisait pas partie de « Smile ».

— Ecoutez-vous toujours de la musique. Ecoutez-vous encore des disques, la radio ?

— Oui, bien sûr. De temps à autres. A chaque fois que j'ouvre la radio, je reçois cette new wave en pleine figure. J'éteins le poste et je dis « Wait a minute : Give it a chance ». Je rouvre la radio et j'essaie une autre station et ... rien. Je n'aime pas trop ce

que l'on entend à la radio ces temps-ci.

— Pourquoi ?

— Il y a trop de guitares. Trop de heavy metal. Je n'entends rien.

— Mais quelquefois vous vous laissez aller à aimer une chanson, un disque non ?

— Oui j'aime les disques de Phil Spector. Vous connaissez ?

— Oui, oui.

— ... et puis voilà ce que j'aime aussi (visiblement il a trouvé un vieux Cash Box sur la table et énumère le Top Ten) Tears For Fears, Culture Club, Bruce Springsteen, Huey Lewis, Stevie Wonder.

— Connaissez-vous la version de « California Girls » par David Lee Roth ?

— J'aime. J'aime beaucoup, j'adore, j'ai trouvé ça super.

— Qu'allez-vous faire maintenant que le groupe fête ses 25 ans ?

— Nous avons deux projets en cours : un album des Beach Boys et un album solo de Brian Wilson. Ces deux disques devraient être prêts pour le début de l'année prochaine. J'ai déjà deux chansons, je dois encore peaufiner les vocaux mais ce sont je

pense deux bonnes chansons. Je ne peux pas vous en donner encore les titres.

— Et quelle sera la différence puisque pour beaucoup vous êtes les Beach Boys ?

— La différence c'est qu'il y aura un groupe et des invités sur mon album. Je suis toujours à la recherche du groupe.

— Avez-vous pensé à écrire votre autobiographie ?

— Non... Oh à propos mon ami, Edward Henry, c'est aussi un ami du Docteur Landy, il a été son patient il y a longtemps ah ah ah ah ! Eh bien, Edward écrit un livre sur Brian Wilson ! Et il y aura un film également sur mon histoire.

— Et qui jouera votre rôle ?

— Je ne sais pas encore.

— Je voudrais vous poser une dernière question... Comment allez-vous ces temps-ci, Brian ?

— I feel ok. J'essaie de faire un peu d'exercice quand je peux. J'essaie de manger sainement. So I don't know, ça va... je suppose. Je me sens bien... vraiment (soupir).

Propos recueillis par Francis DORDOR

## L'ETE SANS FIN

Des six albums réédités par Capitol (pochettes originales mais stéréo qui ne l'est point) et importés par Pathé Marconi, seul « The Beach Boys Party » (1965) ne passe pas la herse du temps. Il s'agit d'un jamboree au coin du feu où les Boys au milieu d'intimes, entre éclats de rires et tintements de verres, se livrent, accompagnés de guitares acoustiques, au jeu du « any request ? ». Trois chansons des Beatles, deux de « Help » et « I Should Have Known Better », une des Everly Brothers et un « The Times They Are A Changin' » de 2'13" prouvent que Brian vivait bien cette époque charnière comme hanté par le génie turgescent des Beatles et Dylan (« Dylan va tuer la musique avec son génie » disait-il).

Et l'on devine aisément à l'écoute de cette musique limpide, imprégnée du vertige simple de la vie, de la jeunesse, du plaisir que délivre l'une quand on possède l'autre, la sorte d'obsession qui broyait l'esprit de Brian Wilson. Les Beach Boys, c'est le rock d'avant le soupçon. Leur musique semble s'accompagner de la promesse indéfectible que tout ira bien, toujours, que l'existence ne sera qu'un long radieux, énième été sans fin. Au moment où Dylan joue à faire exploser sa conscience et celle des autres par tous les moyens,

Brian Wilson construit encore des châteaux de sable sur la plage. Il n'y a qu'un seul mot pour décrire ce que cette authentique candeur doublée d'un impressionnant registre mélodique parvint à produire : Magie.

« Surfer Girl » est le troisième album et le premier que Brian produit lui-même. On y dégote l'impeccable « In My Room », confession tendre, nombriliste, maniérée et poignante d'un adolescent allant cicatrifier ses bobos de cœur et reprendre confiance en lui entre les quatre murs de sa chambre. Le son est ample, du vibrato dans les guitares, le falsetto de Brian et le cœur, des voix qui se recouvrent l'une l'autre comme des draps frais, comme des vagues s'engouffrant dans une brèche, la première sur la falaise lisse de l'univers des Boys. Le premier regard intérieur. « Surfer Girl », « In My Room », « Your Summer Dream » aucun de leurs disques n'avait compté autant de ballades.

Un an plus tard c'est « Little Deuce Coupe » (la chanson est réenregistrée, Brian n'étant pas satisfait du mix original) et Brian n'a qu'un souci, ouvrir les gaz. « Car Crazy Cutie », « Cherry Cherry Coupe », « 409 » (face B de « Surfin' »), le tout premier single de 61, elle aussi refaite) « Our Car Club » « Custom Machine ». Tout pour la vitesse, les chromes étincelants et les carburateurs réglés, après le surf, les Beach Boys élèvent le hot rod au rang de mythe. « A Young Man Is Gone »



rend hommage à James Dean. Mais ce virus en cache un autre plus dévorant encore, et surtout nettement plus en rapport avec la nature profonde de Brian : le studio. Alors qu'il jouait jusqu'à présent à touche boutons derrière la console, Brian commence à dominer l'élément sonore, à lui imposer SA dimension. Les structures vocales de « Spirit Of America » et « No Go Showboat » sont encore inédites dans le rock. Les guitares de « Little Honda », de « Wendy » (« All Summer Long ») gonflent, vrombissent comme celles des Trashmen.

En 65, avec « Summer Days (And Summer Nights!) » Brian Wilson a fini de développer son style. Les chansons sont de moins en moins linéaires et multiplient les changements de rythmes où s'entremêlent les cascades de voix. Les intros (celle de « California Girls » est une pure merveille) sont ciselées. Cette recherche de perfection ne retire rien au charme intrinsèque de « Salt Lake City », « The Girl From New

York City », ou du fabuleux et très Beatles « Girl Don't Tell Me ». Les Beach Boys on juste trouvé de savoureuses et savantes parades à l'uniformité des sons.

Brian finit par y consacrer tout son temps, laisse tomber les tournées et se cloître dans son studio en quête d'une « nouvelle musique ». Ce sera « Pet Sounds » (littéralement les « sons domestiques »). Tout ce qui était rock chez les Beach Boys semble gommé pour faire place à une pop symphonique et ultra lyrique, directement inspirée par Phil Spector et son Wall Of Sound. De même toute l'imagerie traditionnelle du groupe disparaît au profit d'une introspection révélant les problèmes d'identité, l'insécurité, l'inadaptation et la désillusion de l'auteur (c'est Terry Asher qui écrira tous les textes mais sous la direction de Brian Wilson). Reste que « Would'nt It Be Nice », « You Still Believe In Me », « God Only Knows », « Caroline No » constituent les sommets de cette pièce montée colossale qui compte parmi les 12 plus grands travaux du rock, tant et si bien qu'il en dépasse largement les frontières étriques pour rejoindre l'espèce mythique. (F.D.)

« Surfer Girl », « Little Deuce Coupe », « All Summer Long », « The Beach Boys Party », « Summer Days (And Summer Nights) », « Pet Sounds », ( tous Capitol imports Pathé Marconi)